

Bui Ngoc Tan

Conte
pour les siècles
à venir



UN CONTE POUR LES SIÈCLES À VENIR

Collection *Regards croisés*
dirigée par Marion Hennebert

Du même auteur, chez le même éditeur :

Une vie de chien, 2007 ; l'Aube poche, 2011

La mer et le martin-pêcheur, 2011 ; l'Aube poche, 2013

© Bui Ngoc Tan

© éditions de l'Aube, 2013
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0730-9

Bui Ngoc Tan

Un conte pour les siècles à venir

roman

traduit du vietnamien par Tâý Hà

éditions de l'aube

*En offrande respectueuse à mon père et à ma mère
déjà passés au-delà des monts*

*À ma femme et mes enfants
À mes frères et mes sœurs
À mes amis*

*Cette édition est particulièrement dédiée à ma fille Giang Huong
injustement traitée par le sort*

Les personnages

NOTRE HOMME : NGUYÊN VAN TUÂN

LA FAMILLE ET LES AMIS

Bàn (Lê Bàn): camarade d'université et de la Résistance

Bébé Duong: son fils né pendant sa captivité

Binh: écrivain et journaliste qui devra prendre un pseudo littéraire :

Anh Lê; son meilleur ami

Chân: son frère aîné

Côn: neveu (fils aîné de Chân)

Diêu: un cousin germain et sa femme; rédacteurs dans un journal

Dông: cousin

Dong: neveu (fils de Van)

Hai: neveu (fils de Thân); soldat en mission dans le Sud

Hiên: sœur de Giang, prisonnier revenu à la vie normale; commerçante en gros

Hiệp: son fils aîné

Huong: épouse de Khac

Hùng (Thê Hùng): artiste

Huynh le Manchot: directeur d'une compagnie de construction

Khac: ami

Lê Phong: ami

Len: petite amie de Giang

Linh: amie de Ngoc; chef magasinière

Phan (Nguyễn Vu Phan): scénariste

Pham Van Dinh: ami

Phu: ami de Giang

Phuong: sœur de Son; lui a dactylographié ses textes

Mac (Vu Mac): ami; ancien chef de compagnie

Maman Côn: belle-sœur (femme de Chàn)
Miên: tante de Giang
Ngoc: sa femme
Nguyêt: sa fille cadette
Teng: neveu (fils de Van)
Thân: son frère
Thao: sa belle-sœur (femme de Van)
Thao: femme de Binh
Thoi: mère de Giang
Thuong: sa fille aînée
Trà Mi: compagne de Luong et mère de ses enfants
Trinh Bao: ami
Tuy: beau-frère de Giang
Tuy: frère de Binh
Van: son frère aîné; ingénieur en hydroélectricité

LES PRISONNIERS

A Thênh: laboureur
Ba le Noiraud: caïd des prisonniers de droit commun
Cân (catholique): répartit la nourriture
Cân (Nguy Nhu Cân): de la ferme aux poissons ; le plus ancien
prisonnier
Can (18 ans): chef de la brigade artistique
Chât (prisonnier n° 1): préposé à l'ouverture et à la fermeture des
portes des salles de détention
Chi Lông Sênh: brigade des excréments
Cuong l'Édenté: brigade d'exploitation forestière
Dân: fabrique des pipes
Dôn: condamné à mort; ancien pharmacien
Du (Nguyễn Van Du): ancien voleur
Duc: ancien membre d'un ministère
Giang (Giang Van Khoat): brigade des charpentiers; deviendra
son ami
Hiên (Nguyễn Thê Hiên): libéré le même jour que l'auteur
Hin San: a déjà fait 3 mandats; brigade des excréments
Hoa: prêtre

Hop (Nguyễn Van Hop): ancien soldat de l'armée fantoche; mouchard
Kiêu Xuân Vinh (de son vrai nom Cao): ancien capitaine
Lập Trois Oreilles
Lê (Lê Ba Di): ne reçoit jamais de visite
Loi: brigade d'exploitation forestière
Ly Xin Cam: mort en prison
Man, dit Othello: mort en prison
Min: bouvier
Nông Van Thang: apiculteur
Phi Côc: prisonnier de droit commun
Phô (Nguyễn Van Phô): prisonnier depuis 18 ans; brigade d'élevage
Phuc l'Aveugle
Le père Dô (Nguyễn van Dô): ancien mécanicien; deviendra son ami
Quy: bouvier
Sang: 5 tentatives d'évasion
Son le Balayeur : frère de Phuong; ancien ingénieur
Tang (Tang Xinh Quay): brigade forestière
Tât Tinh: 4^e mandat; instrumentiste
Thât: préposé à la discipline
Triêu le Pirate: joueur de cartes
Thuân l'Ébréché: mouchard
Thong le Roussi/ le Brûlé: voleur de bicyclettes
Le vieux Goi
Voong Ky Minh: interné administratif à son 4^e mandat
Vu Luong: joueur de clarinette

LE PERSONNEL DE PRISON

Chan: infirmier
M. Lâm: commandant du camp
M^{me} Mui: cuisinière
M. Quân
M. Thanh Vân
Thât
M. Vui: joue du violon

LES RESPONSABLES POLITIQUES

Cao : neveu de M. Hoàng

M. Bach

M. Buong

M. Hoàng

M. K. : secrétaire du comité urbain

M. Lan Tête de Cheval

Lê Công : bras droit de Trân

Ngoan : frère de M. Trân

M^{me} Nguyễn Thi Yên

Pham Van Đông

M. Quang : chef du bureau de la défense de la culture

Tô Huu

Tôn Duc Thang

M. Trân

M. Tri

M. Thuong

Truong Chinh

Vu Chi

LE JOURNAL

Bach

Cao : reporter

Chinh : Đô Trong Chinh

Hà : dactylo

Phan Lâm : rédacteur en chef

Première partie

Il y a des choses que notre homme croyait ne jamais pouvoir oublier. Et puis il les a oubliées. Même si au moment où elles s'étaient produites, il s'était dit : « Je m'en souviendrai toute ma vie. » Comment oublier les choses qui méritent tant qu'on s'en souvienne ! Les moments d'une joie très rare. Les souffrances à paralyser la raison. Non. Ce n'est pas possible de les oublier. Et pourtant, il a oublié. Il lui arrive de vouloir repasser en mémoire le passé. Mais il a beau faire, il n'y arrive pas. Le plus terrible, c'est que même les souffrances les plus extrêmes, il les oublie. Rien de tout cela n'a creusé une seule ride dans son cerveau. Ou, peut-être, ces rides ont-elles été comblées. Ce qui explique qu'elles se sont estompées. Devenues incertaines. Son cerveau ne cesse de recevoir des coups de marteau qui le frappent avec régularité, continuellement. Il est devenu inerte.

Pourtant, il avait une bonne mémoire. Et là, il s'aperçoit avec tristesse que sa tête s'est détraquée. C'est-à-dire que lui-même s'est détraqué. Quelqu'un a écrit que l'homme pouvait oublier jusqu'à sa date de naissance, jusqu'à son premier baiser. Sa date de naissance, il ne l'a pas oubliée. Il est né le 3 du septième mois, en 1934. Est-ce selon le calendrier lunaire ou le calendrier solaire ? Il ne le sait plus. Sa mère lui avait dit que ce devait être le calendrier lunaire. S'il en était ainsi, il serait né au huitième mois solaire. Quant à l'année, selon le calendrier lunaire, c'était l'année du Chien. Le premier baiser, il l'a oublié aussi. Comment se rappeler ? En repensant à ses années de jeunesse et en remontant plus loin vers son enfance, il ne voit que l'écoulement d'un temps heureux jusqu'à l'engourdissement des sens.

Bref, il a oublié beaucoup de choses. Mais il n'oubliera jamais le jour où il est sorti de prison. C'était un matin de printemps. D'une façon plus précise, c'était le troisième jour du quatrième mois solaire.

Cette année-là, une terrible petite pluie persistante avait sévi. Une pluie fine, lisse, qui couvrait de blanc la forêt et la montagne, qui coulait un voile opaque sur toute chose; une pluie obscure, palpitante, comme venue de la préhistoire. Elle était faite d'une poussière très fine qui tournoyait dans l'air, mais tout était saturé d'eau. Tout ce qu'on touchait était d'une humidité effrayante. Ses chaussures de toile pour aller dans la forêt se couvraient de moisissure dès qu'il les laissait seulement trois jours sans les mettre. Cette sorte de pluie qui blanchit les coteaux de bétel le long du chemin que lui et ses compagnons empruntaient pour aller du camp à leur lieu de travail et en revenir. Ce bétel aux feuilles jeunes et tendres qui s'imbibaient des émanations du printemps, en l'espace d'une nuit s'était couvert à l'infini de grappes de boutons d'un rose tendre.

En observant le ciel, la terre, les arbres, il comprit que bientôt viendrait la saison des cris du coucou. Bientôt viendrait la saison des fleurs du kapokier, d'un rouge éclatant. Il se souvint alors d'un ciel de printemps appartenant au passé. Des planches de haricots dans la terre molle, tracées sur le sol meuble et humide. Des parcelles d'herbe tendues de fils d'araignée où s'accrochaient des gouttelettes de rosée. Des branches de lilas du Japon à la fenêtre. Des fils à linge où pendaient des langes blancs que sa femme mettait à sécher dans le soleil printanier. C'était la vie dans l'autre monde. Ici, il se rendait au travail avec ses compagnons de captivité, recrus de fatigue, noyés dans la tristesse, n'osant pas penser au retour. Ils étaient des prisonniers internés sans jugement. Des internés administratifs. Des gens simplement placés en camp de rééducation. Certains avaient reçu un seul mandat¹ d'internement; d'autres deux, d'autres trois. Beaucoup en avaient jusqu'à six ou sept. D'après la loi,

1. Un mandat dure trois ans. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

ils n'avaient pas commis une faute d'une gravité qui exigeait un jugement, des poursuites pénales, une comparution devant les tribunaux. Ils étaient seulement placés en camp de rééducation, c'est-à-dire qu'ils avaient reçu une peine beaucoup plus légère qu'une condamnation à la prison. Mais personne n'avait jamais été libéré au bout d'un seul mandat.

« Un terme n'était pas fini qu'on en recevait déjà un autre. Une peine élastique. Une peine en clair-obscur.

Père et mère, ne m'attendez pas.

Ma chérie, le printemps revient, le printemps s'en va: ne m'attends pas.

J'attends toujours que le bouc mette bas des petits, comme Tô Vu¹ jadis. »

Un détenu avait écrit ce poème sur lui-même.

Le jour du retour d'un prisonnier interné administratif en rééducation, bien malin qui peut le connaître! En cinq ans de captivité, il avait vu nombre de personnes bénéficier d'une libération; mais parmi elles, très peu d'internés administratifs, et ces cas mettaient tout le camp en émoi. Sinon, c'étaient pour la plupart des prisonniers condamnés à une lourde peine, ayant bénéficié du jugement d'un tribunal.

En cinq ans de captivité, il n'avait jamais osé se plaindre; parce qu'autour de lui, il n'y avait que des prisonniers de très longue date, des séries AM, BM... Un voleur de bicyclette condamné à six mois de prison fut reçu par un vieux prisonnier avec une moue de dédain:

« Ta peine n'équivaut même pas au temps total que j'ai passé à pisser et à chier en prison. »

La durée de détention des internés administratifs en rééducation s'exprimait en nombre de mandats:

1. Mandarin de la dynastie chinoise des Han. Envoyé en ambassade auprès des Barbares du nord, il fut gardé prisonnier pendant dix-huit ans, pendant lesquels il fut commis à la garde d'un troupeau de chèvres. Le roi barbare lui avait promis de le libérer lorsqu'un bouc aurait mis bas. Mais la réconciliation entre les Chinois et les Barbares permit qu'il fût libéré plus tôt...

« Combien de mandats ? »

Lui, il a traîné sa carcasse d'une prison à l'autre. Cela l'avait abruti. Mais d'où vient que le printemps vous transporte toujours à ce point d'allégresse ? Il se murmura un poème qui lui trottait dans la tête depuis déjà un certain temps, depuis le jour où les bétels tous ensemble avaient laissé éclater leurs fleurs.

« J'ai oublié mon nom sous le soleil

Oublié mon âge

Enfonçant le glaive des mois et des ans

Le temps a glacé mon esprit

La vie d'antan est devenue un mythe de la préhistoire

Dans ce monde j'ai perdu l'habitude de me servir du feu

Lentement se pétrifie mon souvenir de l'autre monde. »

De ce temps de captivité qui dura près de deux mille jours interminables, condensés en un bloc solide au milieu de l'écoulement épais de sa vie, en dehors du jour de sa libération, il a encore gardé un vif souvenir de celui qui le précéda : son dernier jour en prison.

Cet après-midi-là, il avait encore eu des ennuis. Ses affaires personnelles avaient fait l'objet d'une fouille par la surveillance permanente du camp.

Il était relativement bien pourvu. C'est-à-dire qu'il possédait toutes sortes de choses. Elles étaient la preuve concrète des efforts, des soins attentifs de sa femme. Beaucoup d'autres prisonniers – en particulier parmi les jeunes – n'en possédaient pas autant. Il avait un coffre en pin recouvert de peinture grise et renforcé de ferrures. Originellement, c'était une caisse à munitions ; un de ses lecteurs l'avait donné à sa femme pour qu'elle la lui fit parvenir. Le coffre avait un cadenas, un cadenas qui venait de Chine. La fois où il fut appelé pour rencontrer sa femme et qu'il vit ce coffre posé près d'elle, ses yeux s'étaient éclairés. Il n'avait eu qu'une crainte, c'était qu'on ne l'autorisât pas à le recevoir.

Ce coffre était une sorte de magasin général ; il représentait l'aisance, la richesse dans sa prison ; il était encore le signe que

sa famille se préoccupait de son sort. Cela rehaussait sa position, son statut auprès de ses compagnons de captivité. Personne n'était plus malheureux ni plus dédaigné que celui qui jamais de toute l'année ne recevait de visite de sa famille – comme Nguyên Van Du ou Lê Ba Di, par exemple. Le sentiment d'être abandonné et de ne rien posséder qui vaille au regard des autres est très tangible. « *Tu n'es qu'un prisonnier de bas étage!* » D'autant que les prisonniers de longue date, que les prisonniers sérieux possédaient tous un coffre. Ce coffre montrait encore que l'intéressé avait compris, qu'il s'était suffisamment préparé à vivre longtemps en prison, dès l'instant où il avait reçu le mandat d'internement en camp de rééducation sans avoir fait l'objet d'une condamnation.

Tout ce qui avait la moindre valeur, il le mettait dans son coffre. Et ce qui avait le plus de valeur en prison était la nourriture. Le sésame au sel¹, le pemmican, le sucre, les gâteaux, les friandises, le thé, les cigarettes. Les rats pouvaient se passer d'y goûter. Les coquins pouvaient se passer de le voler. On lui avait déjà volé deux paquets de bonbons qu'il avait conservés précieusement, n'en suçant un que dans les moments de fatigue extrême, ou lorsqu'il avait très faim. Lors d'un retour du travail, en voyant son sac tiré vers la fenêtre et sa natte dérangée, il avait sursauté, s'était précipité et avait fourré sa main dedans. Les deux paquets de bonbons avaient disparu. Il en fut paralysé de douleur, mesurant toute l'étendue de sa perte. Un commerçant qui perd tout son fonds n'aurait pas souffert autant que lui. Quand sa femme venait le ravitailler, ce coffre se remplissait à craquer de riz gluant, de pain et d'aliments salés. Mais cela faisait bien quatre ou cinq mois qu'elle n'était pas venue. Il ne lui restait plus qu'un peu de sucre. En revanche, il avait un grand sac plastique de riz séché. Du riz cuit normalement ainsi que des croûtes de riz recueillies au fond des casseroles. Le riz un peu blanc, mélangé de maïs, qui le teinte de jaune.

1. Grains de sésame grillés et pilés, assaisonnés de sel, qu'on mange avec du riz.

Il avait pu se constituer cette réserve de plusieurs manières. Pendant le travail, il se mettait dans le ventre tout ce qu'il pouvait trouver de mangeable ; au moment du repas, il réservait une partie de sa ration de riz qu'il mettait à sécher. Avec une poignée de riz séché, il avait l'esprit tranquille. La règle était que le dimanche, comme on ne travaillait pas, le petit déjeuner était supprimé ; les prisonniers restaient sans manger de la veille au soir jusqu'à l'heure de midi. L'estomac réclamait son dû. La faim. En temps ordinaire ils avaient déjà faim, et on leur supprimait encore un repas ! Ils en avaient des éblouissements. Le dimanche matin, il prenait une poignée de riz séché, la jetait dans son quart et la faisait recuire à grand feu. Cela lui permettait de tenir jusqu'au repas de midi. Et si le samedi soir il avait pu faucher une poignée de légume vert ou un chou-rave et s'il avait en plus un piment vert, c'était le grand festin ! Un peu de piquant, un peu de salé, un peu de fraîcheur, un peu de douceur, de la chaleur qui brûle les lèvres : on aspirait à grand bruit, on transpirait à grosses gouttes. La soupe tonkinoise chez Le Chauve ou chez Frère Numéro Quatre le Petit, à Hanoi, ne procure pas une telle jouissance.

Son quart en aluminium moulé d'un demi-litre était d'une très grande utilité. Ce quart l'avait suivi dans sa cellule depuis le premier jour. Il avait par la suite trouvé un vieux clou rouillé alors qu'il allait vider son pot, et l'avait rapporté dans sa cellule pour l'aiguiser, le rendre bien pointu et brillant. Il s'en était servi pour graver sur le fond du quart un tas de chiffres. Des inscriptions comme 8-12-1968 (son idée était de commémorer le jour où sa détention avait atteint juste un mois), 3-7 (le jour de sa naissance et aussi celui où lui et sa femme s'étaient aimés pour la première fois), 8-3-69 (le jour où il avait fini les quatre premiers mois du mandat de détention provisoire et espérait être libéré), etc. Ce quart de métal épais pouvait également servir de mortier. Il y avait pilé le méliantha pour faire du potage (les feuilles faisaient la viande, les branches les os, et le bouillon ainsi obtenu était délicieux) ; des cacahuètes de semence volées pendant qu'il les semait à Dong Mit, chauffées avec un peu d'eau et un peu de sel,

lui avaient permis de *survivre* pendant toute une semaine. Ly Xin Cam trouva ce quart très à son goût. C'était un gars des fours à céramique de Mong Cai, un Chinois qui avait enseigné les arts martiaux et participé à des compétitions à Hanoi, et avait déjà accompli deux mandats à l'arrivée de notre homme. Tout l'été, il allait torse nu, le dos raide comme une planche, brûlé de soleil. Ce quart lui plaisait vraiment beaucoup.

« Le quart de À Tuân est très bon », fit-il un jour.

Il examina le quart puis demanda :

« Il n'a pas de couvercle ? »

— Non. »

Quelque temps après, notre homme le vit, les jambes arquées et torsés, les cheveux et la barbe blancs comme ceux d'Hemingway, venir à lui tenant à la main un couvercle de fer émaillé qui avait perdu son bouton. Xin Cam lui dit :

« À Tuân, passe-moi ton quart. »

Xin Cam prit le quart, plaça dessus le couvercle, qui s'adapta exactement. Lui rendant le quart avec son couvercle, Xin Cam afficha un sourire d'enfant – un sourire à la Hemingway –, puis avec ses jambes arquées et torsés, retourna à sa couchette. C'était un homme sincère, d'une générosité extrême.

L'inconvénient de ce couvercle était qu'il lui manquait un bouton. Qu'à cela ne tienne : il suffisait de rouler un bout de papier pour boucher le trou, et l'affaire était réglée. Cuong, de la brigade d'exploitation forestière, emprunta un jour le quart pour aller en forêt. Lorsqu'il le lui rendit, le quart était entouré d'un fil électrique gainé de plastique, qui servait d'isolant thermique et permettait de le tenir quand il était chaud. On atteignait la perfection.

Avec son couvercle, le quart avait encore d'autres avantages. D'une taille commode, il pouvait contenir trois tronçons de manioc bien charnus. On soutenait le couvercle d'un doigt puis on renversait le quart le fond par-dessus, et on le balançait au bout du bras : il avait tout à fait l'air d'un quart vide. On passait ainsi devant le surveillant-éducateur, le garde de permanence, et l'on rapportait le manioc dans sa salle.

Ses affaires personnelles comportaient également une gamelle. Une gamelle à toute épreuve. Une gamelle en prison valait bien le vélo d'un cadre de l'industrie à cette époque. À la fois un outil de travail et un capital. Avec sa gamelle, il pouvait cuisiner tout à son aise. Il allumait un feu, faisait mijoter une poignée de jeunes feuilles de manioc, ajoutait quelques pousses de chou, ou s'il avait eu de la chance, tout un chou ; dans ce cas, cette mixture lui faisait passer complètement sa faim. Grâce à la gamelle, il arrivait à soulager sa faim même sans rien avoir chipé. Ses compagnons trouvaient qui une patate, qui une poignée de melientha, qui une pleine poche de graines de gnète ou une dizaine de grenouilles, et avaient besoin de les faire cuire mais n'avaient rien pour le faire ; sa gamelle était là, à leur disposition. Il allait de soi que le propriétaire de la gamelle serait l'invité d'honneur (la nourriture est chose précieuse, certes, mais l'honneur est encore plus haut placé). En plus de la cuisine pour lui-même et de sa mise en location, comme il disait, la gamelle pouvait contenir de l'eau – une denrée qui manquait constamment. Enfin, en cas d'extrême nécessité, elle pouvait servir d'échange. Elle représentait une fortune. Seuls les compagnons les mieux placés – ceux de la brigade d'exploitation forestière, de la brigade d'élevage ou de celle de cuisine – pouvaient avoir de quoi échanger contre une gamelle.

Sa gamelle à lui était le compartiment inférieur d'une gamelle soviétique. Elle avait un couvercle et une poignée. Elle était large et haute, avec une paroi épaisse. On pouvait y faire cuire à sec sans craindre de l'abîmer. Après usage, si elle était noire de suie, il la faisait briller en la frottant avec du sable, sans craindre de la percer par l'usure. Une authentique *Peugeot de luxe*¹.

Il possédait encore un bidon en plastique. Évidemment, un bidon d'aluminium avait plus d'usages. Une fois cueillis les boutons de thé vert en les pinçant du bout des ongles, on

1. Les bicyclettes Peugeot étaient très appréciées à cette époque ; en posséder une était un grand luxe.

en bourrait le bidon d'aluminium que l'on remplissait d'eau, puis on le plaçait sur les charbons ardents d'un brasier. L'eau se mettait à bouillir très rapidement. Le surveillant-éducateur était persuadé qu'il s'agissait seulement d'eau claire. Le thé fait avec des boutons de fleur est de loin meilleur que celui fait avec des vieilles feuilles. Le liquide obtenu était d'un vert profond. Les gars de Càu Giat et de Ba Làng le trouvaient « extra ». C'était de la qualité ! Meilleur que n'importe quelle sorte de thé vert.

Mais un bidon en plastique avait aussi son utilité. Surtout les bidons en plastique blanc translucide et rugueux comme le sien. Ni transparent ni opaque, c'était très commode. Il avait pu y planquer des cacahuètes et les rapporter dans son baraquement. Cette fois-là, sa brigade avait été chargée de semer des cacahuètes. Les cacahuètes de semence se trouvaient dans une grande panière ; chacun venait en remplir un bol émaillé puis allait vers une planche à ensemercer. Les prisonniers portaient deux pantalons. Ils avaient serré l'extrémité des jambes de leur pantalon intérieur au niveau de la cheville. Serré très fort. Au point que le pied devenait tout violet. Tout en semant, ils rentraient le ventre et y versaient les cacahuètes. Les graines descendaient le long de l'estomac et des cuisses et tombaient dans les jambes du pantalon intérieur serré en bas, comme nos compatriotes l'avaient fait pour voler le riz des magasins japonais pendant la grande famine de 1945, ainsi qu'il l'avait relaté dans un de ses romans.

Chacun d'eux avait réussi à dérober un à deux kilos de cacahuètes de semence. Mais leur butin fut confisqué à l'entrée du camp. En effet, tout le monde fut fouillé. Une fouille particulièrement méticuleuse. Le corps intégralement palpé. Peut-être qu'ils avaient exagéré ! Ou encore, quelqu'un les avait dénoncés. Bref : le butin dans les jambes des pantalons, confisqué. Dans le creux des jambes : confisqué. Dans le tronc de la pipe à eau : confisqué. Cela faisait vraiment trop de cacahuètes ! Au point que M. Quàn dut demander à la cuisine d'apporter des panières supplémentaires pour les contenir.

Lui avait dissimulé les cacahuètes dans son bidon de plastique et porté celui-ci pendu à l'épaule. En y regardant attentivement, on aurait pu apercevoir l'ombre des graines légèrement brune à travers le plastique translucide. Mais ces messieurs ne pouvaient pas se douter qu'il pût cacher quelque chose avec si peu de soin. Ils ne firent pas attention à son bidon de plastique mais fouillèrent sa gamelle, son sac, et lui tâtèrent tout le corps. Il passa au travers. Il put ainsi faire entrer au camp un bidon de cacahuètes de semence, chaque graine toute tendue et toute ronde.

Après cet échec, les prisonniers consommèrent les cacahuètes sur leur lieu de travail et ne pensèrent plus à les rapporter au camp. Mais à malin, malin et demi ! Le surveillant-éducateur fit tremper les cacahuètes de semence dans du purin dilué. Ils durent renoncer.

Ses affaires personnelles comprenaient encore un nécessaire à thé. Pour être exact, le petit quart qui servait à infuser le thé appartenait au père Dô. Lui n'avait que deux petites tasses de la taille de l'œil d'un buffle.

À la différence de ses compagnons du camp qui avaient des couvertures de lin et devaient se mettre à deux sous leurs deux couvertures quand il faisait trop froid, lui était l'heureux détenteur d'une énorme couverture ouatée. Sans doute l'unique couverture ouatée de tous les camps de prisonniers ! En effet, sa femme avait craint qu'il n'eût froid.

Il faut aussi parler de sa veste matelassée. Deux kilos ! Pliée, elle tenait presque autant de place que la couverture ouatée. Une authentique veste chinoise. Un col de fourrure. L'extérieur en toile kaki tirant sur le bleu. La doublure matelassée d'ouate. Van, son frère aîné qui avait fait des études d'hydroélectricité à Wu Han, en Chine, la lui avait donnée. À l'époque où il travaillait encore au journal, il la mettait souvent. Il l'appelait la veste *modératrice du froid*. Quand on la mettait, le vent du nord-est pouvait aller pleurer. Les jours de grand froid, lorsqu'il avait fini de recueillir les nouvelles aux sources, de retour au journal au milieu des reporters bleus de froid, il soulevait l'arrière de sa veste et disait à Binh :

« Prends un éventail et évente-moi le dos. J'ai trop chaud. Ça me donne de l'urticaire. Ça me démange partout ! »

Cette veste matelassée était entrée en prison avec lui. En effet, il avait été arrêté au début de l'hiver. Quand il fut transféré à la salle D, toute la salle admira la veste.

Tous les soirs à 21 heures, quand sonnait l'extinction des feux, cette veste matelassée devenait un bien public. Chaque quart durait deux heures : deux hommes restaient éveillés pour monter la garde ; ils lui empruntaient la veste matelassée. Assis recroquevillés sur eux-mêmes au milieu de la dalle de ciment froide, avec la porte de barres de fer entre lesquelles passait le vent, sa veste matelassée jetée sur leurs épaules, ils étaient assurés d'une chaleur confortable. Chaque quart la passait au suivant.

Dans les camps de l'Administration centrale, on pouvait tout dissimuler facilement dans cette veste immense. Il avait même trouvé moyen d'y cacher un chou ! Il l'avait choisi très compact, très mignon, de la taille d'une tête d'homme, le coupa en deux et glissa chaque moitié dans une manche. Puis il jeta la veste sur ses épaules (surtout ne pas la mettre !) et passa les postes de garde sans difficulté.

Personne n'avait jamais été en prison avec un tel attirail, aussi encombrant.

Quand ils virent arriver l'officier de permanence suivi de Chât, un prisonnier préposé à la fermeture et à l'ouverture des portes des salles de détention, tous cessèrent leurs activités. La brigade rentrait juste du travail. Notre homme avait d'abord rangé sa gamelle d'eau, mis à sécher ses vêtements trempés et s'était couché sur son lit, sur le dos, épuisé. Il contemplait le plafond de la salle, les yeux vides. À ses côtés, le père Dô, tout menu avec sa barbe raide, poivre et sel, qui lui descendait jusqu'à la poitrine, était accroupi en train de ranger les quarts, les tronçons de bambou qui servaient de récipients d'eau, les paquets, les vêtements encore mouillés qui venaient d'être lavés. Les autres détenus étaient également occupés, certains à mettre leurs vêtements à sécher, d'autres, tournés vers le mur où se